



Culture : Samir dans la poussière aux 14es RCB
Prière dans le vent

Les 14es Rencontres cinématographiques de Béjaïa restent fidèles à leur promesse de faire découvrir des voix et des images singulières. C'est le cas du documentaire Samir dans la poussière de Mohamed Ouzine.

Le bout incandescent de la cigarette apparaît au milieu de la pénombre, suivi d'un fragment de visage : un beau brun regarde la caméra avec un mélange de lassitude et d'effronterie et raconte au réalisateur comment un homme s'est fait tuer par une mule devenue folle à force d'inhaler de l'essence.

Le jeune homme s'appelle Samir et il vit dans un village aux frontières marocaines. Son gagne-pain, c'est la contrebande de carburant qu'il transporte à dos d'âne vers le Maroc. A trente-trois ans, il vit toujours avec sa mère, rêve de mariage et d'enfants et désire finir la construction d'une petite baraque située au milieu d'une immensité aride. «Pourquoi viens-tu filmer ici ? Il n'y a rien ici, hormis les pierres !» Mais la caméra n'en a cure : elle est fascinée par tout ce qu'elle filme : d'abord ce visage et cette parole angoissés et mélancoliques ; et puis, ces paysages à couper le souffle devant lesquels elle s'attarde à la faveur de lumières et de couleurs oniriques et dont la désolation accentue leur beauté crépusculaire que le réalisateur contemple dans un art photographique manifeste. Mohamed Ouzine est l'oncle de Samir qui ne comprend pas pourquoi un «zmigri» revient dans cette terre moribonde pour y interroger des humanités tout aussi éteintes. Mais le cinéaste est littéralement magnétisé par ce qu'il voit : ses plans serrés quand il s'agit de scruter quasi-amoureusement son neveu contrastent avec les plans larges fixant longuement un arbre effeuillé en haut d'une colline, une pleine-lune à l'ombre de laquelle surgissent des êtres fantastiques, une maison en ruine avant même la fin de sa construction, des montagnes surplombées de nuages bas et stériles... On comprend donc très vite que le film ne sera pas un documentaire anodin sur la contrebande ou la misère contraignant certains à braver les frontières et les militaires. Il s'agit, au contraire, d'une succession de hantises, celles de Samir, rugueux et blasé, mais aussi celles de Mohamed Ouzine, tellement obnubilé par ce qu'il voit qu'il tombe parfois dans la redondance. Or, celle-ci devient un élément indispensable à la mise en scène tant elle épouse harmonieusement les états d'âme de Samir et de son oncle. Ce portrait de l'étrangeté et de l'exil bouleverse par son esthétique vaporeuse, par ses plaintes muettes et son trop-plein de spleen qui se murmure à chaque séquence.

Samir dans la poussière fait partie de ces documentaires qui s'accaparent le réel à bras-le-corps et, sans jamais l'enjoliver, parviennent à en exhumer toutes les poésies cachées. C'est un cinéma direct où se rejoignent une observation obsessionnelle de la vie et un désir de transcendance jamais assouvi. Alors, le contrebandier anonyme devient un héros statique, un mythe malgré lui tandis que ces lieux «désertés par Dieu» (dixit Samir) se transforment en paradis souffreteux où viennent mourir les espoirs des hommes de leur belle mort.

Sarah Haidar

Source de cet article :

<http://www.lesoirdalgerie.com/articles/2016/09/06/article.php?sid=201575&cid=16>